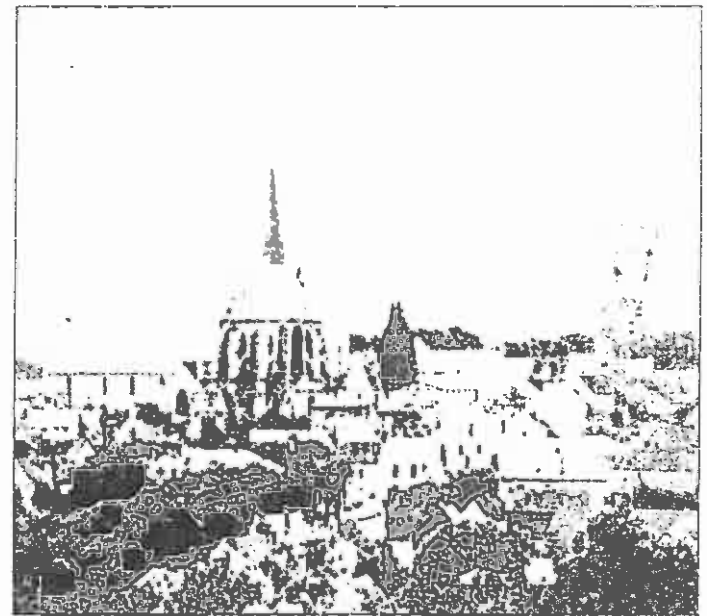


1

**MARTIN,  
LE PAYSAN VISIONNAIRE  
DU VILLAGE DE GALLARDON**



Noëlle DESTREMAU

## Martin, le paysan visionnaire de Gallardon

### *Préambule*

Retiré au château de Rambouillet, un roi de France attend avec anxiété les nouvelles de Paris : un fait inouï s'est produit, la Monarchie vacille, les combattants s'avancent, le sang va couler ...

Le Roi, cependant, a 12000 soldats fidèles qui peuvent vaincre ces Parisiens révoltés mais Charles X (nous sommes en juillet 1830) Charles X hésite, n'ordonne rien, ne répond pas aux demandes : le Roi attend.

Il a envoyé un officier, Monsieur de La Rochejaquelein, à Gallardon, près de Chartres ; celui-ci doit consulter un paysan, Martin. De sa réponse dépend le sort de la France. La Rochejaquelein revient à Rambouillet dans la nuit.

Martin a répondu : "Charles X ne règnera plus - il doit sortir de France au plus vite - il mourra à l'étranger ainsi que son fils Angoulême - ils ne reverront jamais la France - le petit-fils du Roi ne sera pas roi -.

Charles X écoute le message ; il se résigne, tristement ; et il signe son abdication ainsi que son fils, Angoulême. Et puis, tous deux partent pour l'exil ...

Qui est donc ce Martin, ce paysan, qui a prédit l'avenir de la famille royale, convaincu le Roi et changé ainsi le sort de la France ?

## Le paysan de Gallardon.

Nous sommes le 15 janvier 1816. La Restauration a consolidé son pouvoir, après les Cent Jours, et Louis XVIII gouverne la France. Un fermier, du joli village de Gallardon, en Beauce, Thomas Martin, 33 ans, père de quatre enfants, travaille dans son champ, Le Champtier des Longs Champs, par une après-midi ensoleillée Thomas Martin répand du fumier sur une terre qu'il a louée.

Vers 3 heures de l'après-midi : "Un bruit de paroles qu'une voix prononçait tout près de lui", dira Martin, "lui fait lever la tête". A quelques pas, un homme que Martin n'a pas entendu venir : c'est un étranger du pays. De taille moyenne, très mince, il est vêtu d'une longue redingote blonde qui l'enveloppe tout entier du col aux chevilles; des souliers lacés, un chapeau rond haut de forme. Le visage est fin pâle, délicat.

L'inconnu parle, sans bouger mais avec autorité : "Martin, il faut que vous alliez trouver le Roi pour l'avertir qu'il est en danger. Des méchants cherchent à renverser le gouvernement. Il faut que le Roi fasse une police générale de ses Etats, qu'il ordonne des prières publiques pour la conversion des peuples sinon la France tombera dans de plus grands malheurs" .

La voix est fort douce et Martin cesse son travail pour écouter ces ordres étranges mais le paysan est mécontent d'être dérangé : "Puisque vous en savez, si long, répond-il, pourquoi n'allez-vous pas faire votre commission vous-même ? Pourquoi vous adresser à un pauvre homme comme moi qui ne sait pas s'expliquer ?"

Toujours avec autorité mais sans bouger ni élever la voix, l'inconnu

parle : "Ce n'est pas moi qui irai, ce sera vous : faites ce que je vous commande". Et Martin, ébahi, voit l'inconnu s'élever de terre, sa tête s'abaisse, son corps se rapetisse et l'apparition s'évanouit "comme s'il se fût fondu en l'air", dira Martin. Le paysan veut fuir, il ne peut pas. Une force mystérieuse l'oblige à reprendre son travail "qui se trouve terminé en beaucoup moins de temps qu'il ne l'avait prévu". Thomas Martin, inquiet, perplexe, rentre chez lui à la nuit tombante...

Le 18 janvier 1816, vers 6 heures du soir, Martin descend dans sa cave, une chandelle à la main pour chercher des pommes. Il est à genoux, il choisit les fruits. Tout à coup lui apparaît le même inconnu, debout, immobile, silencieux. Martin laisse tomber sa chandelle et terrifié, remonte en courant l'escalier.

Le 20 janvier, il sort dans sa cour de ferme, il ouvre la porte du pressoir pour prendre de l'avoine. Dans l'encadrement de la porte, Martin se trouve face à face avec l'inconnu, debout, qui le regarde. Martin se sauve, éperdu, et s'enferme chez lui, tout tremblant. Il ne peut garder ce lourd secret, il en parle à sa femme, Madeleine, et à son beau-frère, Charles Francheterre. Tous deux lui rient au nez : "Un homme caché sera vite dépesté, qu'il ne s'inquiète pas", lui répondent-ils.

Le 21 janvier est un dimanche ; c'est le 23<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Louis XVI et des offices solennels ont lieu dans la très belle église de Gallardon. Thomas Martin va aux Vêpres avec sa famille. Au moment où il met la main dans le bénitier, il voit l'inconnu qui fait de même. Martin se hâte de gagner sa place ; l'inconnu le suit et entre dans le banc sans s'asseoir : "Il assiste aux Vêpres et au chapelet avec le plus grand recueillement" dira Martin - et il sort avec le paysan. L'inconnu n'avait de chapeau ni sur la tête ni dans les mains à l'entrée de l'église mais il en a un à la sortie et, avec Martin qui rejoint sa famille, il prend le chemin de la maison. Jusqu'à la ferme, l'inconnu se mêle à la société ; là, de sa voix douce mais impérieuse : "Acquittez-vous de votre commission, dit-il ; faites ce

que je vous dis. Vous ne serez pas tranquille tant que votre commission ne sera pas faite" et il disparaît. Martin prend à témoin les personnes de sa famille : elles ont sûrement vu et entendu ? Non, elles n'ont rien vu ni entendu...

Cette obsédante apparition va gâcher la vie de Martin, si paisible : "Pour se débarrasser de ses tourments", dira-t-il, il en parle à son curé, et il ajoute : "Je n'ai pourtant fait de mal à personne pour qu'on m'ait donné cela !". L'abbé Laperruque, 64 ans, Curé de Gallardon, est un excellent prêtre ; il écoute Martin, le reconforte, lui conseille de consulter un médecin et, pour demander à Dieu d'éclairer son paroissien, il dira, le 24 janvier, un messe au Saint-Esprit.

Martin et sa famille assistent à cette messe et puis le paysan rentre chez lui, monte au grenier pour mettre le blé en sac avant de se rendre au marché de Chartres. Dans le grenier, l'inconnu apparaît pour la cinquième fois. "Martin, acquittez-vous de votre commission : le temps passe !"

Le Curé de Gallardon qui constate l'agitation et l'inquiétude de Martin (celui-ci perd sommeil et appétit) s'adresse à l'évêque de Versailles, Monseigneur Charrier de la Roche, un homme bon mais fort original. Cet évêque a prêté le serment civique exigé des prêtres pendant la Révolution et puis il s'est rétracté. Arrêté à Lyon en 1793, l'évêque fut sauvé par les pauvres, reconnaissants de sa bonté et de ses bienfaits.

Bonaparte lui donne l'évêché de Versailles et ensuite Charrier de la Roche se rallie à la Restauration.

L'évêque demande à Martin de venir le voir, accompagné du Curé de Gallardon et Martin, très paisible, redit son histoire. L'évêque en est fort mécontent mais, devant la candeur de Martin et sa bonne foi, il se contente de lui dire : "Allez conter cette histoire au Préfet de Chartres et dites à l'inconnu de venir me trouver". Et l'évêque, certain de voir en face de lui une pauvre dupe naïve, écrit au

Ministre de la Police générale pour demander une enquête ; il en avise le Curé de Gallardon qui est fort mécontent, persuadé, lui, de la bonne foi et de l'équilibre de son paroissien. C'est d'ailleurs par ce prêtre qui a mis tous les faits par écrit, que nous avons un des témoignages des "visions" et des aventures de Martin.

Le fermier retourne à sa ferme mais le 30 janvier l'inconnu lui apparaît et lui parle : "Votre commission est bien commencée mais celui qui l'a entre les mains ne s'en occupe pas. J'étais près de vous quand vous avez fait votre déclaration à l'évêque mais j'étais invisible, il vous a dit de demander mon nom et de quelle part je venais ; mon nom restera inconnu. Celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi" et il montre le ciel.

Martin réplique : "Comment vous adressez-vous toujours à moi pour une commission comme celle-là, moi qui ne suis qu'un paysan ? Il y a tant de gens d'esprit !". Et l'inconnu : "C'est pour abattre l'orgueil" "Vous irez trouver le roi, affirme encore l'inconnu qui continue à apparaître avec sa redingote blonde fermée, ses souliers lacés, son chapeau haut de forme : "Vous lui découvrirez des choses secrètes du temps de son exil mais dont la connaissance ne vous sera donnée qu'au moment où vous serez introduit en sa présence". Et l'inconnu révèle plusieurs faits à Martin qui rapporte tout au Curé Laperruque. Celui-ci prend note et Martin : "Je vous assure que toutes ces visions m'ennuient et me fatiguent bien fort ; je voudrais bien en être débarrassé !".

Le paysan s'imagine qu'il pourra échapper à toutes ces visites importunes en quittant le pays, en cachette, sans rien dire à sa femme ; mais dans la grange où il bat le blé, l'inconnu revient : "Vous aviez formé le projet de partir mais vous n'auriez pas été loin : il faut que vous fassiez ce qui est annoncé". Et il disparaît. Le 2 mars, il revient et annonce des malheurs et des fléaux pour la France.

Cependant le Préfet d'Eure et Loir reçoit une lettre du Ministre de la Police, alerté par l'évêque ; il est prié de vérifier si Martin n'est pas

un esprit exalté victime de son imagination, ou s'il ne convient pas d'arrêter le prétendu "envoyé du ciel, cet homme extraordinaire qui poursuit un paysan de Gallardon pour le presser de se rendre auprès du Roi". Le Préfet, comte de Breteuil, invite Martin et son Curé à se présenter à la Préfecture de Chartres le 6 mars, à 6 heures du soir : "Vous allez bientôt paraître devant le premier magistrat de votre arrondissement ; il faut que vous rapportiez les choses comme elles vous sont annoncées".

Le Préfet, tout-à-fait sceptique, reste seul avec Martin pendant une heure : l'aspect gauche et naïf du paysan qui parle certainement avec franchise et conviction, frappe le Comte de Breteuil. Il fait dire et redire son récit à Martin, essaie de le jouer, de l'intimider et il le menace même de prison ! Martin, paisible "Comme vous voudrez mais je ne peux que dire la vérité". Le Préfet : "Et devant le Ministre, soutiendrez-vous ce que vous venez de me dire ?" Martin : "Oui, Monsieur, et devant le Roi lui-même". Le Préfet se décide alors à envoyer le fermier au Ministre et il prévient Martin qu'il va partir pour Paris. Bien loin d'être effrayé, Martin est content de se rapprocher du Roi et de remplir sa mission : "Il répètera ce qu'il a vu et entendu devant qui l'on voudra, le signera et il consent à être puni très sévèrement si l'on prouve qu'il est un imposteur".

Le Curé rédige un certificat fort élogieux de son paroissien et le Préfet appelle un officier de gendarmerie, André, qui ne quittera plus Martin. Tous deux prennent à 5 heures du matin, le jeudi 7 mars, la diligence pour Paris tandis que le Préfet écrit au Ministre : "Cet individu entoure d'un mystère ses prétendues visions et refuse obstinément d'en désigner l'auteur".

Rambouillet, 11 heures du matin. Martin et André se mettent à table mais : "C'est le Carême, dit Martin, je ne mangerai pas de viande". A Paris, vers 5 heures 1/2 ils descendent à l'Hôtel de Calais, 38, rue Montmartre et, devenus très bons amis, Martin et le lieutenant de Police se promènent dans Paris...

Vendredi 8 mars : Martin entre à la Police Générale, quai Malaquais, à 9 h du matin et, dans la cour, l'inconnu se présente devant Martin et André (ce dernier ne voit ni n'entend rien) : "N'ayez crainte ni inquiétude et dites seulement les choses comme elles sont". Et la vision sévanouit.

Martin est d'abord reçu par deux secrétaires qui lui posent de nombreuses questions sans l'intimider le moins du monde. Le Ministre, Elie Decazes, le fait ensuite entrer dans son cabinet où il le garde une heure. Decazes a 35 ans, une figure aimable ; il est le confident du Roi et son ami ; il essaie d'abord de savoir si le paysan n'a pas quelque intérêt dans l'affaire mais celui-ci répond : "Ce n'est pas de l'argent que je veux : il faut que j'aille parler au Roi". Decazes : "C'est une chose qui n'est pas possible : moi-même je ne puis y aller que d'après un ordre écrit". Martin : "Il m'a toujours été dit qu'il fallait que j'aille parler au Roi et que j'y parviendrais". Les nombreuses questions du Ministre au sujet de l'inconnu ne troublent pas Martin. Alors Decazes : "Vous ne le verrez plus : je l'ai fait arrêter et conduire en prison". Comment avez-vous fait, répond Martin, il disparaît comme un éclair ! d'ailleurs je viens de le voir ici tout-à-l'heure". Le Ministre appelle un secrétaire : "Allez voir si cet homme est en prison". Le secrétaire sort et revient : "Il y est toujours", Martin : "Eh bien, faites le venir ; je le reconnaitrai bien, je l'ai assez vu pour cela !". Decazes n'insiste pas, congédie Martin et recommande au lieutenant André de le surveiller de près.

Tous deux retournent à l'hôtel de Calais et Martin dit : "Monsieur le Ministre a donc relâché l'homme qui m'apparaît puisqu'il m'est apparu de nouveau et qu'il m'a dit "on a voulu vous faire croire qu'on m'avait arrêté mais vous pouvez dire que l'on n'a aucun pouvoir sur moi et qu'il est grand temps que le Roi soit averti". André fait son rapport.

Samedi 9 mars. A 7 h 1/2 du matin, Martin est dans son lit, le lieutenant André près de lui. L'inconnu se dresse devant le paysan qui avertit aussitôt André : "Il est là !... Mais le lieutenant ne voit ni

n'entend rien ; il se met à la place que Martin lui indique, il tâtonne avec ses bras. Rien.

L'inconnu annonce à Martin qu'il verra un docteur dans la journée et qu'il doit répondre sans inquiétude. En effet, un visiteur se présente l'après-midi, Monsieur Pinel, médecin très renommé pour les maladies mentales. La conversation s'engage et Martin, très calme : "Il m'a été dit qu'un docteur viendrait ; je ne sais pas ce que c'est qu'un docteur mais je pense bien que c'est vous ; il m'a été dit que ceux qui vous envoient sont plus fous que moi !". Pinel ne constate aucune trace de délire mais un état visionnaire qui nécessite un traitement médical. Pinel reste préoccupé cependant ; il examinera de nouveau Martin, le 12 mars, avec Royer Collard, médecin-chef de Charenton. Celui-ci demandera que Martin y fasse un séjour ; les deux médecins avouent ne pas bien comprendre ce cas !

C'est après la visite de Pinel, le 10 mars, que l'inconnu révèle son "identité", si l'on peut dire. "Je vous avais dit que mon nom resterait caché mais l'incrédulité est si grande qu'il faut que je vous le dévoile : je suis l'Archange Raphaël, ange très célèbre auprès de Dieu. J'ai reçu le pouvoir de frapper la France de toutes sortes de plaies : "Martin est saisi de frayeur : il le dit à André.

Deux fois, le 11 mars, Martin voit l'apparition et encore le mardi 12 mars. L'ange lui dit que l'on prendra des informations sur lui à Gallardon et Martin l'écrit à son frère. Cette lettre est datée du 12 mars et pourtant le Ministre n'écrit au Préfet que le 15 mars ; l'enquête retiendra cette "prémonition" de Martin. Le 13 mars, le paysan annonce à André qu'il vont se séparer et, en effet, André le conduit à Charenton et Martin passe sa première nuit chez les aliénés.

### **Martin voit le Roi.**

Ecoutons l'historien Lenôtre : "La sincérité de Martin est absolue - à moins d'imaginer qu'il soit assez madré, assez habile comédien pour réussir à duper les gens les plus sceptiques du monde, les policiers, les gendarmes et les aliénistes, portés à voir partout des simulateurs, des roués et des fourbes, il faut bien croire que Martin voit au croit voir un ange dont il écoute les instructions et auquel il obéit avec une aveugle docilité".

Cet ange, dont le costume est déconcertant et qui ne se montre qu'à lui, l'instruit de tout. S'agit-il donc d'un Martin paranoïaque, d'un Martin aliéné, d'un Martin imposteur, instrument de quelque homme politique ? Toutes les hypothèses ont été envisagées : aucune n'aboutit à une conclusion satisfaisante et cependant les rapports les plus sérieux nous sont parvenus, rapports de police, diagnostics de médecins, compte rendus d'hommes politiques, avis d'ecclésiastiques. Personne d'ailleurs ne semble avoir mis en doute la parfaite bonne foi du laboureur mais les enquêtes n'aboutissent pas...

Revenons à Charenton le 13 mars 1816. A l'hôpital, il y a trois classes de pensionnaires et André remet Martin au Directeur en le lui recommandant chaudement : c'est un homme droit, digne et religieux. Le Directeur écoute à son tour les récits de Martin et André s'en va. La santé du paysan est florissante, disent les médecins qui l'examinent, sa tranquillité parfaite ; les infirmiers ont ordre de l'observer sans cesse et Martin découvre avec surprise les excentricités des malades : un Curé se croit perdu et damné, Martin le reconforte ! Pendant qu'un interne note toutes ses paroles et que les médecins l'observent, perplexes, Martin travaille au jardin pour

s'occuper et répond aux questions sans se vanter jamais ni prendre la parole le premier.

Tout d'ailleurs semble clair au paysan de Gallardon : il a reçu une mission pour le Roi de la part d'un Ange, commissionnaire du Bon Dieu, quoi de plus normal ? A son frère, Martin écrit : "A la volonté de Dieu ! Je suis toujours le même ; tant que ma commission ne sera point faite, je ne serai jamais tranquille". Au personnel de Charenton Martin inspire beaucoup de sympathie et en attendant placidement de voir le Roi aux Tuileries, Martin mange, Martin dort, Martin travaille, Martin rit !

Dès le 15 mars, Louis XVIII sait que, de la part du Ciel, un simple campagnard veut le conseiller mais il y a eu souvent des fous qui entendent des voix et le Roi se renseigne. Le Vicomte de La Rochefoucauld, aide de camp du Comte d'Artois, vient à Charenton et dit à Martin : "qu'attendez-vous ici ?". "Qu'on vienne me prendre pour me conduire chez le Roi parce que l'Ange me l'a prédit ; j'attends donc avec confiance, il faut que je lui parle, je lui parlerai". Et, dans les Mémoires de La Rochefoucauld, on lit : "Je n'ai jamais vu une expression aussi frappante que celle de Martin, une physionomie aussi honnête et aussi simple que la sienne qui cependant prenait quelque chose de solennel et d'inspiré quand on en venait à l'Ange". C'est La Rochefoucauld qui obtiendra du Roi une audience pour Martin.

Le 25 mars, l'ange revient au moment où Martin commence une lettre à son frère et il lui dit "N'ayez aucun chagrin, aucune inquiétude : "L'apparition du 31 mars 1816 est la plus remarquable : Martin se promène dans le parc de Charenton et l'ange apparaît : "Approchez-vous de moi, dit-il, et prenez ma main". Martin sentit sa main droite serrée par celle de l'ange. Alors l'apparition ouvre sa redingote blonde et une lumière aussi brillante que le soleil éblouit Martin qui met sa main devant ses yeux. Le corps de l'ange est étincelant mais il referme son vêtement, la lumière s'éteint et l'ange ôte son chapeau pour montrer son front lisse car les démons sont,

dit-on, toujours cornus !

Un questionnaire est parti pour Gallardon. Martin appartient à une famille saine, il n'a jamais été bizarre mais simple, droit, religieux sans excès. Sa vie fut toujours paisible, ses amis en témoignent ainsi que sa famille. Jacques Martin, son frère, qui labourait avec Thomas, dit qu'il l'a vu un jour s'arrêter dans l'attitude d'un homme qui écoute. D'autre part, le rapport signé Pinel et Royer Collard, deux médecins célèbres, ne parle ni de démence ni d'imposture mais seulement de prévisions ou de pressentiments. Martin, en tout cas, n'est pas un instrument manoeuvré par un tiers, dit le rapport médical qui montre que, devant ce cas, la science est en défaut.

Cependant les commérages commencent à aller bon train et les Ultras s'agitent. Le Roi, si peu crédule et si peu mystique pourtant, demande qu'on lui amène Martin, le 2 avril 1816. Martin n'aura donc lutté que deux mois et demi pour accomplir sa mission puisque la première apparition date du 15 janvier. Un employé de Police apporte à Charenton une lettre du Roi : il faut lui confier Martin.

Le paysan ignore où on l'emmène mais il part paisiblement à pied, refusant la voiture qu'on lui propose et il arrive Quai Malaquais. De nouveau, il est introduit chez Decazes : "Vous voulez donc parler au Roi ?". "Oui, ma mission ne sera pas faite à moins que je ne lui parle". "Mais qu'avez-vous à lui dire ?". "Je ne sais pas pour le moment : Les choses me seront indiquées quand je serai auprès de lui". "Je vais vous y conduire". Et Decazes se retire pour mettre son costume de cour ; Martin, resté seul, voit l'Ange qui lui dit : "Vous allez parler au Roi ; les paroles vous viendront à la bouche". Decazes, lui, donne une lettre à employé : "Vous allez conduire cet homme au premier valet de chambre de Sa Majesté".

Le carrosse du Ministre part ; l'autre suit. Voici le Carrousel, la façade solennelle et le superbe Pavillon Central des Tuileries, l'escalier d'honneur, les appartements du Roi. Rien n'étonne Martin. Le valet Hue lit la lettre d'audience : "Suivez-moi", dit-il à Martin et il le



conduit chez le Roi.

Dans le cabinet de Louis XVIII, Decazes assistera à la première partie de l'entretien mais ensuite le Roi congédiera son Ministre et fera fermer les portes. Nous n'avons aucune relation du Roi lui-même mais Decazes donne au médecin Royer Collard son témoignage pour la première partie de l'entretien et le médecin l'a transmis. Et en 1825, après la mort du Roi, Martin redira à Mathieu de Montmorency ce qu'il a dit au Roi en secret et Mathieu a témoigné à son tour. Ces deux relations se trouvent aux Archives Nationales.

Voici donc Martin en face de Louis XVIII comme le lui a prédit l'apparition ; le Roi est obèse, goutteux mais sa belle tête et sa majesté en imposent. Depuis l'émigration, Louis est l'affirmation d'un principe, la Monarchie.

Pauvre, exilé, repoussé par les Puissances européennes, il a maintenu sans faiblir l'entité abstraite "royauté" et le voilà sur le trône ! mais pourtant, la Restauration n'a pas ressuscité la Monarchie défunte et elle doit justifier de son existence. Avant 1789, être sujet du Roi ne supposait aucune adhésion à un régime : tous les Français naissaient sujets du Roi. En 1816, il faut s'affirmer royaliste et l'opposition au régime ne cesse pas...

Dans ce cabinet sévère, Martin ôte son chapeau sans aucune gêne : "Sire, je vous salue". "Bonjour, Martin". "Vous savez, Sire, pourquoi je viens". "Oui, je sais que vous avez quelque chose à me dire et c'est quelque chose que vous ne pouvez dire qu'à moi. Asseyez-vous, Martin". Le paysan s'assied dans un fauteuil, une table le sépare du Roi auquel il demande : "Comment vous portez-vous ?". "Je me trouve un peu mieux. Quel est le sujet de votre voyage ?". Martin raconte ses visions et les recommandations de l'Ange. On a trahi le Roi, on trahira encore, il s'est sauvé de prison un homme (c'est la Valette, dit le Roi). Que le Roi examine bien tous ses employés et surtout ses Ministres : "Ah, faut-il..." murmure Louis XVIII et il

pleure. Sans doute pense-t-il qu'on attaque Decazes et que le naïf laboureur est victime d'une machination ; il semble peu probable que le sceptique monarque ajoute foi aux visions de Martin.

Cependant le paysan change de ton ; le Roi fait sortir Decazes et plus tard Martin assurera à Montmorency qu'il ne savait rien de ce qu'il allait révéler, l'ange lui ayant seulement promis que l'inspiration viendrait au moment voulu : "Les mots, dira Martin, se sont trouvés dans ma bouche". Un autre parlait en lui et, quand ce fut fini, il n'a plus trouvé d'expressions.

Brusquement inspiré, Martin s'adresse donc au Roi. "Faites appeler votre frère et ses fils car ils doivent savoir ce que j'ai à vous dire". Le Roi l'interrompt : "Cela est inutile ; d'ailleurs je leur répéterai tout ce que vous me direz. Il semble que vous avez quelque chose à me dire en particulier et en secret ?". Martin sent venir sur sa langue les paroles que l'Ange avaient promises : "Le secret que j'ai à vous dire, Sire, c'est que vous occupez une place qui ne vous appartient pas". Le Roi fait un vif mouvement "Comment ! Comment ! Mon frère et ses enfants étant morts, je suis le légitime héritier". Martin : "Je ne connais rien à tout cela mais je sais bien que la place n'est pas à vous ; ce que j'ai à vous dire, c'est que vous occupez un trône auquel vous n'avez aucun droit". Le Roi : "A qui donc doit-il appartenir ?". "A votre neveu, Sire". "Mais où est-il, mon neveu ?". "Vous le savez mieux que moi". "Non vraiment". "Dans ce cas, ordonnez que l'on fasse les recherches nécessaires pour le retrouver et lui rendre ses droits. Et tout ce que je vous ai dit est aussi vrai qu'il est vrai qu'étant un jour à la chasse avec Louis XVI, votre frère, dans la forêt de Saint-Hubert, le Roi étant devant vous d'une dizaine de pas, vous avez eu l'intention de tuer votre frère, le Roi. Vous aviez un fusil à deux coups dont l'un était destiné à Louis XVI et vous auriez tiré l'autre en l'air pour faire croire qu'on avait tiré sur vous et vous auriez accusé quelqu'un de votre suite. Seulement au moment de réaliser votre projet, vous vous êtes trouvé embarrassé dans une branche d'arbre et le Roi rejoignit un groupe de chasseurs. Cette pensée vous traversa l'esprit : "un peu plus, j'étais roi de France !" et

longtemps vous avez conservé le même dessein mais vous n'avez pas pu trouver une occasion favorable".

Le Roi, frappé d'étonnement et profondément ému : "O mon Dieu, cela est bien vrai. Il n'y a que Dieu, vous et moi qui sachions cela. Promettez-moi de garder sur toutes ces communications le plus grand secret". Martin promet ; il ne se croira dégagé de son serment qu'après la mort du Roi. Et le paysan continue à parler pendant que le Roi murmure : "Quel souvenir vous venez de réveiller en moi !". "Vous faites des préparatifs pour votre Sacre ; prenez bien garde de vous faire sacrer : si vous le tentiez, vous seriez frappé de mort au milieu de la cérémonie". Louis XVIII ne se fera jamais sacrer. Et Martin : "Vous voyez que je connais vos pensées les plus secrètes. Descendez de votre trône et laissez l'affaire à gouverner à qui en a le droit. Envoyez des gens de confiance pour préparer l'avènement du prince légitime qui sera aimé et respecté de ses sujets. Ordonnez des recherches pour retrouver votre neveu : me le promettez-vous ?". Le Roi : "Oui, Martin, je vous le promets". Et Louis XVIII demande à Martin des détails sur la vision lumineuse du 26 mars, l'Ange plus brillant que le soleil ; et il dit à Martin : "que je touche la main que l'Ange a touchée !". Martin lui tend la main droite et le Roi : "Priez Dieu pour moi". Et Louis XVIII se lève et reconduit Martin à la porte du Cabinet.

Le Duc des Cars, gentilhomme de la Maison du Roi, attend dans la pièce voisine ; l'entrevue, dira-t-il, a duré 55 minutes. Le Duc voit Martin sortir, calme et serein, et qui demande à retourner chez lui. Le Roi, au contraire est ému, pâle, agité ; son chancelier s'approche et lui demande en souriant ironiquement l'explication de ce mystère mais Louis XVIII répond sévèrement : "Il ne convient pas de baguenauder, Monseigneur d'Ambray ; Martin m'a dit des choses que seuls, Dieu et moi, pouvions connaître". Les révélations inattendues de Martin ont certainement beaucoup frappé le Roi puisque, en reconduisant le laboureur, Louis XVIII lui a parlé solennellement à la troisième personne : "Je suis sûr que **Martin** ne trahira jamais ce secret". Et plus tard, à la Duchesse de Berry, le Roi affirmera "que

Martin était un fort honnête homme qui lui avait donné de bons conseils dont il espérait pouvoir profiter".

En d'autres temps, le paysan eût peut être été jeté dans une oubliette ou bien il serait mort mystérieusement : or, il n'en fut rien. Une belle voiture reconduira Martin à Charenton d'abord, selon son désir, et puis il regagnera Gallardon. Martin reverra Decazes qui le forcera à accepter un peu d'argent de la part du Roi ; au Ministre, Martin dira que sa conversation avec le Roi demeurera secrète. En effet, elle ne sera connue qu'après la mort de Louis XVIII. Et Martin prédira à Decazes sa disgrâce dans des circonstances sanglantes : ce sera, nous le savons, l'assassinat du Duc de Berry, en 1820, qui entraînera la chute du Ministre.

La mission est accomplie, le paysan rentre chez lui.

## Le Roi Louis XVIII

)  
)  
Martin, le laboureur, a donc rencontré, seul à seul, ce Roi dont Talleyrand disait, quand il était encore Comte de Provence : "Il veut la couronne et son frère lui fait obstacle : il est possible qu'il s'en débarrasse !". La Comtesse de Provence, elle, affirmait : "Monsieur veut trôner". Quant à Napoléon il portera un jugement sévère sur le futur Louis XVIII : "Faux comme Monsieur".

Tous les témoignages concordent : le frère de Louis XVI, ce cadet, se consume dans l'envie. Il est cependant le second personnage du royaume, il a de belles ressources financières, de l'esprit, de la culture et une cour de thuriféraires autour de lui ; mais pourquoi n'est-il pas roi, lui qui se croit tellement supérieur à son aîné ?

)  
)  
Cagliostro, le voyant, affirma au Comte de Provence qu'il serait roi et, pendant plusieurs années, Louis XVI n'a pas eu d'enfants ; s'il venait à disparaître, son cadet prendrait sa place sur le trône. Plusieurs historiens font état, sans preuves certaines, de tentatives d'assassinat perpétrées contre le Roi par son frère. On sait qu'en septembre 1778, Louis XVI s'est égaré en forêt de Sénart ; Provence arrête la voiture d'un médecin pour que le Roi monte : la voiture s'effondre et se brise !

Deuxième voiture, deuxième accident ! Tout cela était-il préparé ? Martin parlera d'une autre tentative d'assassinat...

Cependant voici le mariage du Roi consommé et la Reine qui attend un héritier. Monsieur renoncera aux attentats et fera appel à d'autres méthodes. En apprenant les espérances de Marie-Antoinette, Monsieur a écrit sa déception au roi de Suède : "La raison, un peu de

philosophie, la confiance en Dieu me fait accepter la naissance !". Mais au baptême de la petite Marie-Thérèse, le Comte de Provence qui représente, comme parrain, le Roi d'Espagne, déclare au Cardinal de Rohan demandant le nom de l'enfant : "Ce n'est pas par où on commence ; la première chose est de savoir quels sont les père et mère, c'est ce que prescrit le rituel". Les prêtres restent interdits, les courtisans chuchotent et ricanent : Provence a osé jeter un doute sur la légitimité de Madame Royale et sur la vertu de la Reine. Celle-ci n'oubliera jamais...

Un premier dauphin est né en 1781 et puis le Duc de Normandie en 1785. Alors Provence prépare contre la Reine un dossier perfide : le Roi est incapable d'avoir des enfants, ceux-ci ne sont donc que des bâtards, ils ne peuvent régner et la Reine est infidèle. Des enfants adultérins ne doivent pas prétendre à la couronne : il faut donc interner le Roi, exiler la Reine et nommer Provence Régent ou bien Lieutenant Général tandis que son cousin, le Duc d'Orléans deviendra Premier Ministre. Ce dossier est confié au Duc de Fitz James pour être déposé au Parlement de Paris. Une copie en sera faite pour chacun des membres de l'Assemblée des Notables en 1787. Ces documents sont pris par la Convention et retrouvés dans les papiers de Robespierre ; on comprend le mot de Madame Campan : "Une haine implacable est accumulée sur la tête de Marie-Antoinette par la calomnie et les paroles de la Reine au sujet de son beau frère. Il y a dans ce cœur là plus d'amour personnel que d'affection pour son frère et certainement pour moi. Sa douleur a été toute sa vie de ne pas être né le maître !".

Après la prise de la Bastille, le Roi va à Paris, le 17 juillet 1789 et il confie la lieutenance générale du royaume à Monsieur ; mais Louis XVI est acclamé à l'Hôtel de Ville et Provence ne prendra pas le pouvoir. Monsieur s'était toujours posé en prince "patriote" et c'est lui qui avait demandé le doublement des voix du Tiers Etat, un acte qui changeait tout-à-fait le sens des Etats Généraux ; ce doublement fut voté par l'Assemblée des Notables, présidée par le Comte de Provence, le 13 novembre 1788, à une voix de majorité, celle du

vieux Comte de Montboisier. Celui-ci dormait ; on le réveille, il demande : "Qu'est-ce qu'on dit ?". On lui répond : "On dit **oui**". Et il vote le oui.

Monsieur a aussi refusé de signer le Mémoire que les Princes ont remis au Roi au moment de la séparation des Notables. Il prend donc une position différente de celle des autres Princes et, dans l'ombre, dès septembre 1789, il ourdit un complot avec les Comtes de La Châtres et du Luxembourg : on enlèvera le Roi, la Reine, les enfants, on les conduira en lieu sûr, Monsieur sera Régent.

Ce projet est différé mais Monsieur semble bien être un des instigateurs des Journées d'octobre 1789, fort bien préparées et qui ont contraint la famille royale, assiégée à Versailles, à se rendre à Paris. Le Général Bouillé accuse le Comte de Provence et le Duc d'Orléans d'avoir préparé ces Journées ; le Général de Grimoard, qui travaillera plus tard au Comité de Salut Public, y apprendra, dit-il, que le frère du Roi fut le moteur de ces Journées d'Octobre et, dans les papiers du Conventionnel Durand, on peut lire : "Le Comte de Provence passa la nuit du 5 au 6 octobre 1789 fort tranquillement dans l'attente qu'on viendrait le chercher pour le proclamer au moins Régent !"

La Reine, pendant ce temps, manqua d'être assassinée dans son lit par la foule et, quand Monsieur rejoint le Roi, vers 8h1/2 du matin, coiffé, habillé, pas du tout ému, il se contente de dire paisiblement : "Que voulez-vous". Nous sommes en révolution : on ne fait pas d'omelette sans casser les oeufs !". Monsieur emmènera son époux à Paris, s'installera dans son cher Luxembourg et y mènera une vie de sybarite pendant que la famille royale est étroitement surveillée aux Tuileries... Quant au Duc d'Orléans, il dira à son secrétaire, Choderlos de Laclos, après les Journées d'Octobre : "L'argent n'est point gagné : le marmot vit encore" tandis que Provence écrit : "C'est un pauvre sire que mon frère et la France est digne d'avoir un véritable Roi". Louis XVI devient l'otage de la capitale et Mirabeau qui voit le danger propose un plan pour sauver le Roi et les siens mais il le fait présenter à Monsieur et celui-ci affirme que le Roi ne

l'acceptera pas et ne partira pas en Normandie. La tentative de Mirabeau échoue.

Ce projet contrariait, en effet, celui de Monsieur qui prépare l'enlèvement du Roi avec Thomas de Mahy, Marquis de Favras, un exalté auquel on fait de belles promesses. Favras, à la fin de 89, recrute des hommes pour le compte de Monsieur et rencontre le banquier Chomel qui doit procurer l'argent nécessaire ; mais Chomel demande des précisions avant de prêter deux millions. Alors Favras parle trop : on fera partir le Roi à Péronne, on se débarrassera de Bailly et de La Fayette, Monsieur prendra le pouvoir. Chomel, très inquiet, prévient La Fayette et un billet circule bientôt dans Paris, accusant Monsieur d'être à la tête d'une conjuration pour détrôner le Roi.

La Fayette va trouver le Comte de Provence qui nie tout, feint la stupéfaction et l'horreur mais demande secrètement conseil à Mirabeau. Ce dernier lui dit de se défendre hardiment devant la Commune de Paris. Avec la permission du Roi, auquel il a présenté l'affaire comme une calomnie à son égard, Monsieur, un prince du sang, n'hésite pas à se rendre devant les bourgeois pour se justifier, fait sans précédent ! La salle est comble, le Comte de Provence parle habilement ! il ne connaît pas Favras, il a seulement essayé d'emprunter pour payer ses dettes. La situation se retourne alors et Monsieur est acclamé. Pourquoi ne deviendrait-il pas Premier Ministre tandis que le Roi prendrait la tête de la Révolution ? La Reine fait échouer ce projet ce qui rend Monsieur furieux.

Favras, lui, est arrêté ; mais il reçoit l'avis secret qu'il ne court aucun danger s'il met Monsieur hors de cause. Favras se tait donc devant ses juges mais il dépose un récit véridique entre les mains du lieutenant civil Omer Talon, dont la fille sera plus tard Madame du Cayla. Cette déposition rendra Madame du Cayla toute puissante, plus tard, auprès de Monsieur devenu roi de France.

18 février 1790. Favras, pieds nus et le cierge à la main, fait une amende honorable à Notre Dame et puis, il est conduit à la potence. Il comprend alors qu'on l'a joué et il demande à son confesseur s'il doit parler, si de nouvelles révélations obtiendront sa grâce. Un silence pesant : les magistrats se regardent. Alors le Curé de Saint-Paul affirme à Favras qu'il n'a rien à espérer tandis que la foule s'impatiente. Omer Talon guette les lèvres du condamné et Favras, à deux reprises : "Je suis innocent". On lui passe la corde au cou et pendant que les assistants crient : "Saute, marquis" Omer Talon griffonne un billet : "Il expire et il n'a rien dit !". On court porter la bonne nouvelle à Monsieur ; le Comte de Provence se frotte les mains, soulage : "Allons, nous pouvons nous mettre à table et souper de bon appétit !".

Mais, depuis l'affaire Favras, Monsieur sait qu'il est à la merci de La Fayette et la carrière du futur Louis XVIII ne débutera qu'avec sa fuite hors de France dans la nuit du 20 au 21 juin 1791 qui le conduit à Mons pendant que la famille royale est arrêtée à Varennes. Plusieurs historiens accusent Monsieur d'avoir fait échouer le voyage du Roi ; le Comte russe Potocki affirme avoir trouvé, quelques années après, dans les bagages de Louis XVIII pillés par les brigands au départ de Mittau, des instructions pour faire disparaître Louis XVI évadé du Temple et pour faire arrêter la famille royale à Varennes. Documents déposés par le tsar Alexandre aux Archives secrètes de Russie...

Louis XVI, en tout cas, n'a pas confiance en son frère, puisqu'il ne l'a informé qu'au moment du départ de son intention de gagner Montmédy ; si Monsieur connaissait cependant l'itinéraire du voyage et l'a révélé à La Fayette, la poursuite devenait facile. Le Général a bien lancé Romeuf sur la route de Montmedy, la bonne route...

Devenu Louis XVIII, le frère de Louis XVI célébrera chaque année le bonheur de sa délivrance, le 20 juin ; c'est ce jour là, en effet, que la possibilité de ceindre la couronne se précise. Emigré, le Comte de Provence mène une politique qui doit conduire le Roi à l'échafaud

et son impertinente réponse à l'ordre officiel de l'Assemblée de rentrer en France sans délai, fait venir des larmes aux yeux de la Reine.

Elle murmure : Caïn, Caïn" et le Roi : Je vois qu'il pense à lui plutôt qu'à moi".

Provence continue à se conduire en rebelle ; par son action à Coblençe, il apparaît que Monsieur a contribué à provoquer la journée du 10 août 1792 qui a renversé le trône - en s'associant à la campagne militaire de Brunswick à travers la France, il a peut-être rendu la mort du Roi inévitable - en provoquant les émeutes de Lyon et de Toulon, il a sans doute entraîné la condamnation de la Reine...

En apprenant l'exécution de Louis XVI, le Comte de Provence écrit au Comte d'Artois la lettre suivante : "C'en est fait, mon frère, le coup est porté. Je tiens dans mes mains la nouvelle officielle de la mort du malheureux Louis XVI et je n'ai que le temps de vous en avertir. L'on m'apprend aussi que son fils va mourir. En donnant des larmes à nos proches, vous n'oublierez pas de quelle utilité pour l'Etat va devenir leur mort. Que cette idée vous console !.

Or, en 1793, le dauphin, devenu Louis XVII, est en parfaite santé mais cette phrase terrible révèle, une fois de plus, l'ambition du Comte de Provence "cuirassé dans son égoïsme" comme l'écrit un contemporain,

La Reine est guillotinée à son tour et Provence écrit : "Me voilà maintenant dans une belle position. Nous verrons si la Cour de Vienne continuera à me refuser la Régence !"

Dès l'annonce de la mort légale de Louis XVII, Monsieur prend le nom de Louis XVIII et l'annonce à toutes les Cours d'Europe. Monsieur a gagné une rude partie !

Les révélations de Martin de Gallardon ne portent pas sur ces faits dont les preuves, d'ailleurs, ne sont pas toujours trouvées ; le laboureur se contente d'affirmer que le fils de Louis XVI est vivant, qu'il faut lui rendre le trône, que c'est lui qui doit régner. Nous allons voir dans quelle mesure le Roi Louis XVIII fut influencé par les avertissements du paysan.

## Après la visite du Roi

Martin quitte donc le Roi auquel, nous dira-t-il, il a transmis le principal objet de sa mission : rendre la place de son neveu, le fils de son frère, qu'il ne lui sera pas difficile de retrouver. Et Louis XVIII a pris la main droite de Martin, celle que l'Ange a serrée, en disant : "Priez pour moi".

Le bonhomme rentre chez lui et garde, jusqu'à la mort du Roi, le secret que celui-ci a demandé. Les visions ne se renouvellent pas et, aux voisins de Gallardon qui l'interrogent, Martin répond simplement : "J'ai fait mes affaires comme vous avez fait les vôtres". Cependant il se confie à un magistrat janséniste, Monsieur Silvy, qui fera une relation des faits très précieuse pour l'Histoire.

Le Roi n'a pas oublié Martin, il en a parlé aux siens et ce sont peut-être les paroles du laboureur qui conduisent Louis XVIII à écrire sur Marie-Antoinette "un témoignage conforme à la vérité".- à la justifier "d'infâmes accusations" - à affirmer "qu'elle n'a commis aucune faute" et le Roi ajoute même : "Je proteste solennellement de sa vertu".

Cependant l'évènement Martin a fixé l'attention du Duc de Berry, le fils du Comte d'Artois ; celui-ci écrit à Naundorff, l'homme qui affirme être le Duc de Normandie, fils de Louis XVI. le Duc de Berry est alors convaincu par cette correspondance qu'il a retrouvé son cousin germain et qu'il doit lui céder la place. Il engage une discussion à ce sujet avec son père, le futur Charles X : "Eh bien, mon père, il paraît qu'au lieu d'un vieux roi nous allons en avoir un jeune !" "Va-t-en, imbécile que tu es !" Et le Comte d'Artois de rire ; mais Berry explique sa conviction de la survie de Louis XVII, alors

son père le reprend vivement : "Taisez-vous, vous êtes aussi intéressé que nous dans la question !". Et Berry sort. Mais, au cours d'un dîner, le Duc de Berry affirme de nouveau l'existence de Louis XVII et le Roi Louis XVIII, inquiet, convoque son neveu et l'interroge. Berry : "Sire, on m'assure que Louis XVII existe et, si cela est vrai, je serai le plus soumis de ses sujets". Louis XVIII en colère lui jette une serviette au visage : "Monsieur, vous êtes un factieux : "et il s'écrie : "Tu veux mettre un bâtard sur le trône !". Berry sort, bouleversé ; cette terrible querelle et les menaces du Roi font dire aux gardes et aux huissiers de l'antichambre : "Le Duc est perdu". Nous avons les témoignages des gardes du corps d'Hozier et de Marcoux qui ont tout entendu par la porte entr'ouverte. Le Duc de Berry rentre chez lui, très ému, et il dit à sa jeune femme avec impatience de ne pas sauter sur un pied comme une écolière ; alors Marie-Caroline, en riant : "Je suis jeune ! ne me parle pas encore une fois de veuvage !" Et Berry, très sombre : "j'ai tort mais c'est une idée fixe !". Trois jours après, il était assassiné par Louvel à la sortie de l'opéra ; c'était le 13 février 1820 et le duc avait écrit à Naundorff le 3 février ! Martin avait annoncé "un si grand trou dans la couronne si le Roi ne fait pas ce qui est dit que cela le mettra tout près de la ruine !" Et dans les Mémoires d'Aimée de Coigny, nous lisons : "le couteau de Louvel frappa le soir ; le Roi, prévenu, va se coucher, son entourage en est stupéfait. Pendant ce temps, le Ministre Decazes force le secrétaire du Duc de Berry et prend ses papiers, puis le Roi va à l'opéra auprès de son neveu, à 5 heures du matin".

Après ce drame qui oblige Louis XVIII à se séparer de Decazes, la renommée de Martin se répand partout ; mais la jalousie des gens de Gallardon oblige le paysan à se réfugier à Saint Arnoult chez le curé Appert ou bien à Versailles chez Madame Marco de Saint Hilaire : il n'ose plus rentrer chez lui. Cependant, les Montmorency-Laval, qui habitent le château d'Esclimont, près de Gallardon s'intéressent à Martin, le protègent et laissent entendre que le Duc de Berry a été assassiné parce que le Roi n'a pas écouté les avertissements du ciel. Si Louis XVIII avait obéi ! Le Roi meurt en 1824, chrétiennement et dans le repentir de ses fautes ; il laisse d'ailleurs, nous le savons, un

testament pour son frère Charles X auquel il demande de proclamer roi Louis XVII, c'est-à-dire Naundorff ; est-ce sous l'influence de Martin que le Roi écrit ces lignes ? En tout cas, une cassette fermée est remise au Ministre Villèle et le roi Charles X, qui a pris connaissance du testament, réunit un conseil privé auquel il demande son avis. Les ministres sont d'accord pour proclamer roi le Duc de Normandie, alias Naundorff, mais le Cardinal de Latil feint de ne voir qu'une fable dans le demande de Louis XVIII et insiste "pour que Louis XVII ne soit pas reconnu" affirme l'un des témoins. Les autres conseillers protestent. Alors le Comte d'Artois : "je ne puis vous cacher que le fils de Louis XVI existe mais..." "Votre Altesse Royale, en rendant le trône à qui il appartient fera acte de justice, répond le Vicomte de Montchenu, et c'est la justice qui sauve les empires". On décide alors de proclamer Roi Charles X qui jugera ensuite de cette importante affaire. Le nouveau roi semble convaincu que Naundorff est bien son neveu mais il réussit de nouveau son conseil privé : Talleyrand - Villèle - Latil. Ils lui représentent les importants intérêts dynastiques qui sont en jeu : la reconnaissance de Louis XVII risque de causer de graves troubles en Europe, le jeune prince n'a pas été élevé pour être roi - il connaît mal la religion catholique - il est marié devant un pasteur et il a fait une mésalliance - Naundorff exerce un métier manuel - il ne possède par parfaitement la langue française - il ignore la diplomatie, etc, etc.

Un des ministres : "C'est un roi ouvrier, sire, que allez mettre sur le trône !" "Alors, Messieurs ? " dit le roi et le testament passe entre les mains des conseillers : " Il faut le brûler immédiatement ", dit une voix.

Les considérations de prudence humaine et les exigences de la politique l'emportent sur les avertissements du ciel, transmis par le paysan visionnaire, et sur les droits présumés du fils de Louis XVI Dans un dramatique silence, Charles X jette le testament au feu. Plusieurs témoins attestent ces faits et le Comte de Beaurepaire cite les membres du conseil privé du roi, ceux qui étaient présents : le



baron Patry, son oncle, ministre de la police, Monsieur de Brémond, le marquis de Rignon, intime du ministre Villèle, le comte de Bruges, le vicomte de Montchenu, le docteur Alibert, médecin de Charles X... Tous affirment la vérité de cete délibération et son épilogue : le testament brûlé !

Cependant Charles X consultera aussi le Pape. Celui-ci répond que l'état de la France est fort troublé et que, pour éviter de plus grands maux, le roi Charles X ne peut faire autrement que de rester sur le trône ...

Et l'affaire Naundorff rentre dans l'ombre ...

Le marquis de Sillery persuade alors Martin qu'il est libéré de la promesse faite au roi puisque celui-ci n'est plus, et qu'il doit révéler tout ce qu'il a dit à Louis XVIII seul à seul ; le cacher serait une faute grave car la France doit réparer une injustice qui attire sur elle le malheur. Il faut que Martin fasse connaître ces graves révélations qu'il avait promis de garder secrètes "un secret entre Dieu, Louis XVIII et Martin". Le paysan se laisse convaincre et la seconde partie de son entretien avec le Roi est bientôt connue de tous. Alors, une nouvelle se répand en France : Louis XVII ve reparaître, Louis XVIII et Charles X ne sont que des usurpateurs !

Nous voici en juillet 1830 ; un fait inouï, presque invraisemblable se passe : en trois jours, la monarchie est en grand péril, Paris se bat et Charles X part au château de Rambouillet avec sa famille. Cependant le roi dispose de 12 000 soldats fidèles avec des canons, qui peuvent résister aux bandes indisciplinées. De plus, la province ne bouge pas. Les maréchaux demandent les ordres au roi mais Charles X hésite et n'ordonne rien. Le roi a reconnu, semble-t-il le châtiment de Dieu, il songe aux prédictions de Martin aux malheurs prédits à la France, à la mort de son fils Berry : Martin, dont Charles X connaît fort bien les avertissements, n'a pas été écouté, le trône n'a pas été rendu au fils de Louis XVI qui est vivant... Alors le roi envoie Monsieur de La Rochejaquelein auprès du laboureur Martin, entre le 1er et le 3 août 1830, fait ahurissant mais incontestable : un officier

envoyé par le roi demande au paysan ce que Charles X doit faire, Charles X, un dévôt de la monarchie, Charles X convaincu que la légitimité règne en sa personne !

La Rochejaquelein part en pleine nuit, suivi de deux écuyers, on galope, à francs étriers, vers Gallardon et ce n'est pas sans peine que l'aide de camp trouve la ferme de Martin vers deux heures du matin. Il frappe longuement. Enfin, le bonhomme en chemise et pieds nus, ouvre sa porte et reste sur le seuil, en haut de trois marches, une lanterne à la main !

"Monsieur Thomas Martin, au nom du Roi" : Ne prenez pas la peine de vous expliquer, dit Martin ; L'archange m 'a averti qu'on viendrait me consulter : j'ai la réponse - Monsieur de la Rochejaquelein reste à cheval et Martin sur son perron -"Je vous écoute, Martin". Et voici la réponse du paysan : "Dites au roi qu'il sait bien la raison de tous ces malheurs. A présent, il ne peut rien faire quand bien même il aurait 200 000 hommes de troupe ; il ne réussirait qu'à faire couler beaucoup de sang. Il faut qu'il parte en exil, il y mourra sans avoir revu la France ainsi que son fils, le duc d'Angoulême. Henri, son petit-fils, ne sera jamais roi".

Telle est la réponse rapportée au roi par la Rochejaquelein. Martin a même ajouté : "la branche ne pourra rien faire ; tous ceux qui ont usurpé le trône, périront misérablement !" Et, à son propre fils qui le répètera, Martin dira que le samedi qui a précédé les ordonnances de juillet, causes de la révolution, il a entendu une voix terrible : "la hâche est levée, le sang va couler". et il a vu comme une main qui repoussait le Roi de France. Et, le lendemain de la visite de la Rochejaquelein, Martin aurait vu couler sur un calice trois larmes rouges, trois noires, trois blanches...

A l'aube, l'aide de camp revient à Rambouillet et rapporte au roi la réponse du paysan : Martin n'a pas été écouté, les malheurs prédits sont arrivés, le roi et sa famille doivent quitter la France. Charles X écoute en silence, il se résigne, il signe tristement son abdication, le

duc d'Angoulême signe aussi et puis les princes s'en vont, par Maintenon, la route que Napoléon a prise en partant pour l'exil, quinze ans avant !

Dans les Mémoires de Madame de Boigne, nous lisons : "Le départ du Roi n'a été décidé ni par le Maréchal Maison ni par Monsieur Odilon Barrot, mais les conseils de Martin, le voyant". Charles X se sent-il réprouvé, maudit de Dieu pour avoir occupé le trône de son neveu ? En tout cas, il envoie La Rochejaquelein à Vienne avec mission de chercher le roi légitime...

## CHAPITRE CINQUIEME

### **La fin de Martin**

Le désastre des Bourbon a valu à Martin une renommée prodigieuse. Il trouve asile chez ses amis, il est aidé par une veuve, Madame Pasquier, mais il n'ose plus rentrer à Gallardon où il ne fait que de courts séjours.

Septembre 1833. Martin dit à son fils : "En ce moment réside à Paris, chez Madame de Rambaud, un inconnu qui se dit le Roi Louis XVII ; mon ange m'engage à m'assurer de son identité ; partons, mon fils". Un inconnu ?

Le 26 mai 1833, un pauvre horloger est entré dans Paris ; il arrive d'Allemagne "sans souliers, sans chemise et sans bas" mais ce Naundorff est aussitôt reconnu par beaucoup de personnes de l'ancienne Cour comme le vrai fils de Louis XVI.

Le 28 septembre, Martin arrive pour rencontrer Charles Louis, duc de Normandie, alias Naundorff, au carrefour Buci, à Paris, à 8 heures du matin. Charles Louis est encore couché quand le paysan entre dans sa chambre ; il ouvre les yeux : "Mon cher Martin" dit-il "Mon Prince", répond Martin et pendant une heure, seul à seul, les deux hommes parlent et pleurent. Martin dit qu'il connaît, par révélation, les marques qui se trouvent sur le corps du fils de Louis XVI ; Naundorff les lui montre et la joie de Martin est grande. Cependant le paysan dira : "Le Duc de Normandie connaîtra l'abandon de tous ses partisans ; il sera humilié jusqu'à la confusion". Prédiction qui s'accomplira...

En attendant, la vie de Martin, devenu errante, est profondément troublée ; il entend de terribles voix sans rapport avec la douce voix

de l'Ange ; il lit sur les murs des lettres menaçantes et mystérieuses. Sa tranquillité est finie et Martin va souvent à Chartres supplier la Vierge miraculeuse de lui venir en aide. Tout est devenu obscur dans la vie du paysan du jour où il a reconnu Naundorff comme le fils du Roi ; ce dernier d'ailleurs affirme qu'il ne demande pas le trône mais seulement la reconnaissance de son identité. C'est aussi le but des efforts de ses partisans et de Martin.

Le 12 avril 1834, le laboureur part à Chartres faire une neuvaine et, en partant, il dit à sa femme : "Je sais bien qu'il m'arrivera quelque chose. J'ignore ce que ce peut être mais je remets tout à la volonté de Dieu". Martin a 51 ans, il n'a jamais été malade mais la voix menaçante qui le persécute maintenant s'efforce de le faire renoncer à sa mission : la reconnaissance officielle du fils de Louis XVI.

A Chartres, la neuvaine finie, Martin est saisi de terribles douleurs d'entrailles, ses lèvres sont brûlantes et il lui semble qu'on lui arrache les ongles. La voix menaçante le tourmente toujours. Cependant, le 6 mai, il va mieux et il se prépare à retourner chez lui. Le 8 mai, grave rechute ; on prévient sa femme qui accourt de Gallardon et trouve son mari mort à Chartres où on ne veut pas l'enterrer. Il le sera à Gallardon le 10 mai.

Naundorff, lui, allait partir à Chartres retrouver Martin quand il apprend sa mort ; il lui semble revoir le paysan qui lui dit : "On m'a assassiné à cause de vous". Les fils de Martin, persuadés que ce sont les ennemis de leur père qui l'ont terrifié par des paroles et des inscriptions menaçantes et finalement mis à mort, demandent une autopsie : celle-ci révèle un empoisonnement.

En juin 1836, deux ans après, Naundorff est expulsé de France comme l'avait prédit Martin : "Le fils du Roi martyr verra se disperser ses derniers amis et sera humilié jusqu'à la confusion.

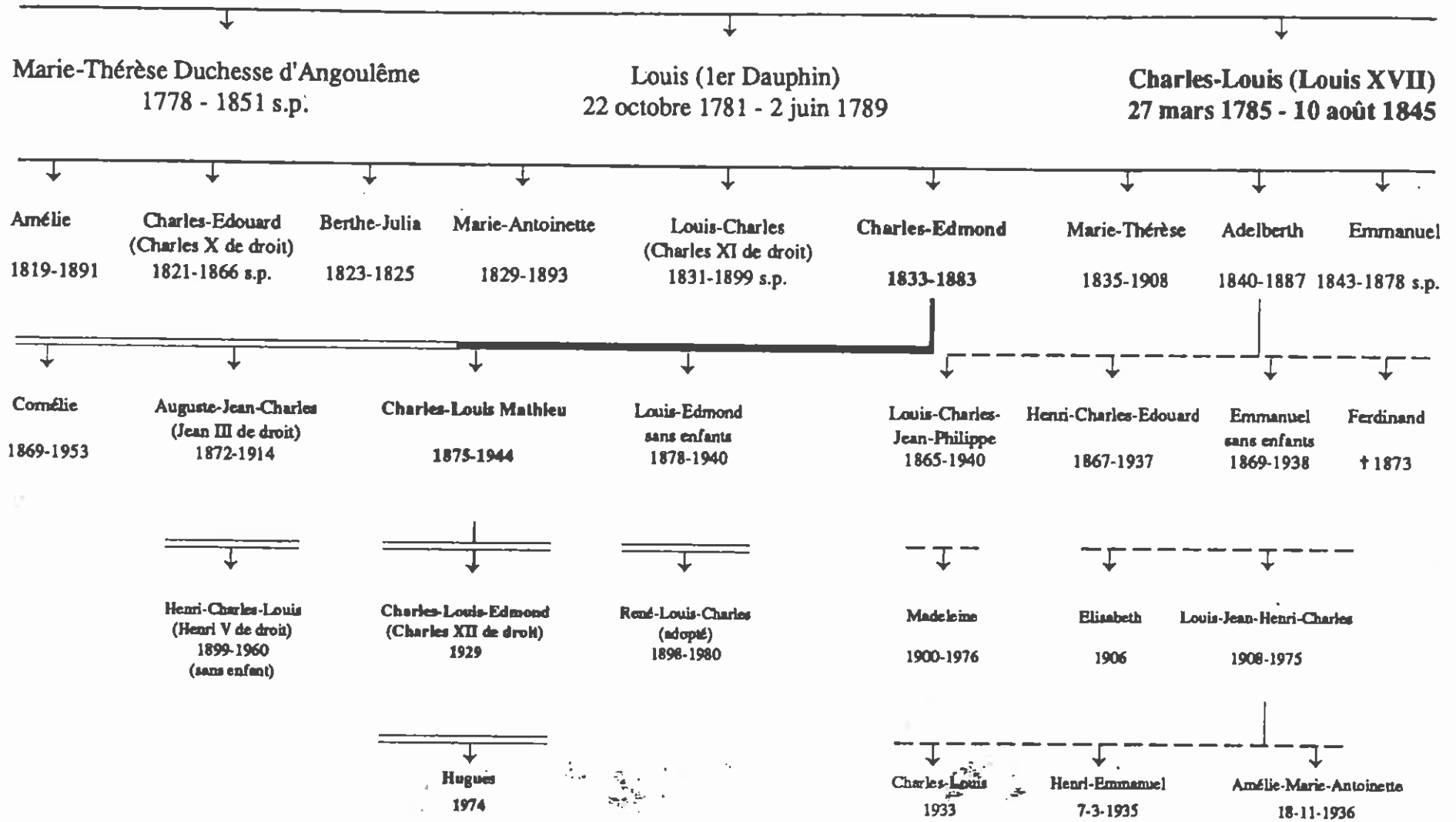
Réfugié d'abord en Angleterre, Naundorff finira sa vie en Hollande

où on le reconnaîtra officiellement comme le fils de Louis XVI. Il y mourra à 60 ans et sa tombe est à Delft. Sur la pierre tombale, dans un petit jardin entouré d'une grille fleurdéliée, nous pouvons lire :

*"Ici repose Louis XVII  
Charles-Louis, duc de Normandie  
Roi de France et de Navarre  
Né à Versailles le 27 mars 1785  
Décédé à Delft le 10 août 1845*

Telle est l'histoire contrôlée, discutée, passée au crible par des autorités sceptiques et incrédules par profession : l'histoire véridique que l'on peut lire aux Archives Nationales, l'histoire de Martin le visionnaire, du village de Gallardon, en Beauce, le laboureur qui a fait la leçon aux rois de France, de la part de Dieu !

# LOUIS XVI



BRANCHE AINEE

BRANCHE CADETTE